



**1. Représentation de la reine Ahmès-Nefertari, Thèbes, Nouvel Empire, Kestner Museum, Hanover (Inv. 1962.70)**

**2. Représentation de la reine Ahmès-Nefertari, Der el-Medineh, Nouvel Empire, Staatliche Museen zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz. Ägyptisches Museum und Papyrussammlung Inv. Nr. 2060.**

**3. Représentation de la reine Ahmès-Nefertari, Thèbes, Nouvel Empire, British Museum, EA 37994, Londres.**

# □ Toute l'histoire d'Ahmès-Nefertari est dans son nom

Aboubacry Moussa LAM

**Résumé :** *La reine Ahmès-Nefertari, fille de Seqenenrê et Ahotep, était aussi l'épouse du pharaon Ahmosis, le vainqueur des envahisseurs Hyksos. Ce couple royal inaugure la XVIII<sup>ème</sup> dynastie (vers 1550 av. J.C.). Le nom de la reine Ahmès-Nefertari et ses différentes graphies sont le reflet du rôle capital qu'elle a joué dans le redressement de l'Égypte. Le texte ci-après, extrait de l'ouvrage de l'auteur **L'affaire des momies royales – La vérité sur la reine Ahmès-Nefertari**, fait une revue critique des interprétations proposées jusqu'ici par les égyptologues des variantes graphiques du nom Ahmès-Nefertari. Il restitue, en ayant recours à la langue peule (le pulaar), à la culture négro-africaine en général ainsi qu'au contexte historique, le sens symbolique profond du nom de la reine Ahmès Nefertari intimement associé à la notion de bienfaisance.*

**Abstract :** *The whole story of Ahmes-Nefertari is within her name. Queen Ahmès-Nefertari, daughter of Seqenenrê and Ahotep, was also Pharaoh Ahmosis's spouse, who was victorious over the invaders Hyksos. It is this royal couple who starts the XVIII<sup>th</sup> dynasty (around 1550 B.C). The name of the queen Ahmes-Nefertari and its different written forms reflect the capital role that was hers in Egypt renaissance. The text hereafter, taken from the author's work **L'affaire des momies royales – La vérité sur la reine Ahmès-Nefertari** (The affair of the royal mummies - The truth about Queen Ahmes-Nefertari), makes a critical review of the interpretations proposed up to now by Egyptologists with regards to the written variants of the name Ahmes-Nefertari. By using the Peul language (the Pulaar), referring to the Black African culture in general as well as to the historical context, he succeeds in giving back to Queen Ahmes-Nefertari's name its deep symbolical meaning which is intimately associated to the notion of beneficial action.*

## 1. Critique des traductions et hypothèses

Cheikh Anta Diop a toujours répété que l'Égypte et l'Afrique Noire s'éclairaient mutuellement, que l'égyptologie ne sortirait de sa sclérose séculaire que le jour où elle oserait faire exploser la vanne idéologique qui isole l'Égypte ancienne de l'Afrique Noire et qu'enfin, la civilisation égyptienne ressemblerait toujours à une pyramide sur le sommet tant qu'elle ne serait pas remise dans son contexte africain. Si ces thèses sont vraies en général, elles le sont encore plus appliquées au cas Ahmès-Nefertari.

Nous commencerons par les traductions et les hypothèses sur le sens du nom d'Ahmès - Nefertari. Il a été vu que C. Lalouette et M. Gitton sont d'accord pour traduire Ahmès par "La lune est née" là où d'autres auraient préféré "La lune l'a engendrée"<sup>1</sup>. Cette traduction nous convient pour les raisons suivantes : elle correspond mieux au contexte qui est celui d'Ahmès-Nefertari. Mais les deux auteurs, après avoir constaté l'apparition des noms

<sup>1</sup> Gitton M., in *Lexikon der Ägyptologie*, I, 1, col. 102, fait aussi sienne cette traduction.

d'inspiration lunaire (Ahmès et Thoutmosis) sous les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> dynasties, tentent d'expliquer le fait par l'influence des envahisseurs asiatiques sur le pays des pharaons. S'ils connaissaient tant soit peu la symbolique négro-africaine relative à la lune, ils auraient sans nul doute trouvé une explication plus probable de la chose ; mais pour cela, il fallait regarder dans une direction que, par idéologie, ils excluaient d'emblée. Si sur Ahmès ils ont eu une traduction correcte, sur Nefertari, celles qui sont données, à savoir "sa belle" ou "la plus belle" passent, il est presque certain, à côté, pour la bonne et simple raison que nos deux égyptologues s'en sont tenus au sens littéral des signes alors qu'ici ce n'était certainement pas la meilleure approche. Mais avouons que pour éviter le piège de la traduction littérale, il fallait tenir compte des données linguistiques de l'Afrique Noire. Comme on le sait, pour des raisons idéologiques mais aussi d'ignorance des langues négro-africaines, cela n'était pas possible. Les éléments d'explication que nous fournirons montreront qu'il y a mieux que "sa belle" ou "la plus belle". Pareillement, on verra que les déformations graphiques dont *Nfrt-iry* a fait l'objet, loin de traduire une perte de sens quelconque, montrent au contraire la richesse polysémique du nom de la grande reine. Nous avons dit dans un récent article<sup>2</sup> que de nombreuses lectures, imposées par les égyptologues occidentaux, devraient être réexaminées à la lumière des faits négro-africains. C'est en appliquant cette nouvelle méthodologie aux deux éléments du nom d'Ahmès-Nefertari que nous avons pu parvenir à des résultats très intéressants. Sur le sens du nom de la grande Égyptienne, nos collègues n'ont donc pas vu les choses les plus importantes ; quant à l'ontologie même du nom, ils ont mis complètement à côté de la plaque !

## 2. Le véritable sens du nom d'Ahmès-Nefertari

### a. Le premier élément : Ahmès

Le sens du premier élément, Ahmès *i "ḥ ms(w)* ne pose pas trop de problèmes. "La lune est née" pourrait parfaitement convenir et répondrait mieux au contexte que l'autre sens qui a la préférence de certains égyptologues : "La lune l'a engendrée". Nous avons déjà dit que nous préférons le premier sens. La raison en est que si on considère le nom de la reine comme ayant un contenu programmatique, comme c'était le cas pour les pharaons, c'est ce sens qui est le plus pertinent. La signification ontologique plus que probable du nom plaide elle aussi en faveur de cette hypothèse. Nous y reviendrons un peu plus bas.

L'autre raison de choisir ce sens s'explique également par la nécessité de trouver une explication plus judicieuse à la disparition du croissant à la forme  au profit de celui à

la forme . Disons au passage que ce que Gitton appelle « *le signe avec les cornes retournées*<sup>3</sup> » ne représente pas des cornes mais une stylisation du croissant lunaire : il est vrai qu'avec l'éclairage public, les "riches" ne savent même plus comment est la lune à ses différentes phases. On voit déjà où nous voulons en venir. Notre explication de ce phénomène que Vandersleyen et ceux qui supportent son point de vue essaient d'expliquer par la fin de l'influence des Asiatiques en Égypte va s'appuyer tout simplement sur l'évolution de la lune. En effet, si on accepte le sens "la lune est née", Ahmès est

<sup>2</sup> Lam A. M., "Égypte ancienne et Afrique Noire : autour de l'eau", *Ankh* n° 6/7, 1997-1998, p. 54-73.

<sup>3</sup> Gitton M., *ibid.*, p. 6.

assimilable à la lune et donc, comme elle, sujette à des transformations dans son évolution. Les scribes chevronnés très observateurs et très sensibles à la magie des hiéroglyphes, auront sans doute décidé d'exploiter cette situation dans la transcription graphique du premier élément du nom de la reine. Mais pour mieux comprendre notre raisonnement, ceux qui confondent croissant lunaire et cornes ont besoin de savoir que la lune commence par cette forme :  ou cette autre légèrement penchée vers la gauche .

Ce qui n'était qu'un croissant se remplit progressivement pour avoir cette forme  avant de devenir un disque plein . C'est ensuite la diminution progressive du disque qui, dans les derniers jours du cycle, affecte cette forme  avant de disparaître totalement pour renaître sous celle d'une nouvelle lune. Si on divise le disque lunaire par une ligne diamétrale, on obtient deux demi-sphères qui s'opposent mais se complètent : . Comme la lune débute son cycle par la demi-sphère inférieure, il est logique que la pleine lune soit représentée par la demi-sphère supérieure. De la même manière, s'opposent les croissants de début et de fin de cycle :  . Sur cette question des phases de la lune, on peut consulter l'intéressante figure qui accompagne l'article de Mario Beatty dans le numéro 6/7 de la revue *Ankh*<sup>4</sup>.

Donc si Ahmès est bien une lune, dans sa jeunesse son nom doit pouvoir s'écrire avec un croissant de cette forme : , dans son âge adulte, un croissant de cette autre forme  et dans sa vieillesse, un croissant de cette forme-là .

Ainsi le brusque abandon de la graphie  après l'an 22 d'Ahmosis<sup>5</sup> ne marquerait pas l'expulsion des Hyksos et la volonté de rompre avec les influences asiatiques mais plus vraisemblablement la maturité des deux lunes qui s'étaient levées sur l'Égypte. Le parallélisme entre les phases de la lune et la croissance de la reine semble confirmé par un certain nombre d'indices fournis dans le travail de Gitton. Par exemple, dans le titre *hemet netcher* qu'Ahmès a semble-t-il porté avant son mariage<sup>6</sup>, la graphie de son nom est écrite avec le signe  alors que le signe  a été préféré dans un contexte où elle avait atteint, de manière certaine, l'âge adulte puisqu'elle était "grande épouse royale"<sup>7</sup>. La remarque de M. Gitton selon laquelle le signe  est parfois remplacé par le signe<sup>8</sup>  ne fait que confirmer notre hypothèse. En effet, ces signes appartiennent à des graphies posthumes et confirment donc l'équivalence normale et logique  et  qui renvoient tous deux à la plénitude de la lune. Il faut seulement remarquer que le second, qui symbolise la dernière phase de l'astre, évoque davantage la vieillesse et même la mort de la reine ; c'est-à-dire qu'il est tout indiqué pour les graphies posthumes. Dans le même ordre d'idée, il est normal de retrouver le signe  qui alterne avec le signe  dans les graphies qui accompagnent le titre "d'épouse du Dieu"<sup>9</sup> dans la mesure où cette charge a été assumée par l'intéressée aussi bien dans sa jeunesse (avant son mariage) que dans sa maturité (après son mariage).

Ces éléments d'analyse montrent donc qu'Ahmès, au lieu d'être engendrée par la lune, est elle-même la lune et qu'il est donc plus judicieux de rendre son nom par "La lune est née",

<sup>4</sup> Beatty M., "On the source of the moon's light in Ancient Egypt", *Ankh* 6/7, 1997-1998, p. 162-177, fig.1.

<sup>5</sup> Gitton M., *ibid.*, p. 6, 27.

<sup>6</sup> *Id.*, *ibid.*, p. 6.

<sup>7</sup> Gitton M., *ibid.*, p. 13.

<sup>8</sup> *Id.*, *ibid.*, p. 67, 77.

<sup>9</sup> *Id.*, *ibid.*, p. 80-81.

"La lune s'est levée". C'est cela seulement qui permet de découvrir la dimension ontologique de son nom sur laquelle nous reviendrons. Si une traduction littérale permet ici de se tirer d'affaire, tel n'est pas le cas avec le second élément du nom de la reine.

### b. Le second élément : Nefertari



"Sa belle" ou "la plus belle", voilà les deux sens retenus respectivement par Claire Lalouette et Michel Gitton. Ce choix n'est pas partagé par tous les égyptologues car Gitton signale le point de vue d'Albright qui « propose de voir en Nfirt-iry un hypocoristique de Hwt-ḥr nfti-iry » ; point de vue qu'il combat en s'appuyant sur un argument grammatical car « on ne voit pas quelle pourrait être la fonction de iry après un pseudo-participe<sup>10</sup>. » C'est pourquoi « malgré quelques hésitations, on doit prendre Nfirt comme un adjectif substantivé suivi de l'adverbe à sens pronominal... » C'est en fait ce qu'a fait Claire Lalouette, se conformant ainsi au Gardiner<sup>11</sup>.

Gitton quant à lui pense que « celui-ci [l'adverbe à sens pronominal], au lieu de renvoyer à une divinité (sa belle), marque la collectivité des femmes égyptiennes et donne à l'adjectif un sens superlatif » ; ce qui l'amène ainsi à traduire celui-ci par "la plus belle".

Que l'on voie à travers *iry* une divinité ou la collectivité des femmes égyptiennes, il faut reconnaître que dans les deux cas, l'hypothèse est tirée par les cheveux, car rien ne permet d'être affirmatif. La vérité est que, n'arrivant pas à trouver le sens exact de *Nfirt-iry*, les égyptologues en sont réduits à des conjectures. La raison en est qu'ils ont voulu donner un sens littéral au groupe *Nfirt-iry* alors que ce n'était pas forcément la bonne approche. La bonne approche était de considérer l'ensemble comme un rébus dont le sens ne pouvait, dès lors, être littéral mais plus ou moins caché. Malheureusement pour cela, il fallait dépasser la banale beauté physique et voir à travers le nom de la reine l'expression d'un profond sentiment de la part de ceux qui l'avaient choisi : on a tout simplement oublié l'importance du nom chez les anciens riverains du Nil<sup>12</sup>.

C'est faute d'avoir su comprendre les anciens Égyptiens que M. Gitton, devant les variantes graphiques de *Nfirt-iry*, écrit : « L'élément Nfirt-iry, a connu bien d'autres accidents. Citons les cas les plus remarquables<sup>13</sup>. » Ainsi pour M. Gitton, toutes ces graphies, à travers lesquelles il essaie de retrouver le sens qu'il a donné à l'ensemble *Nfirt-iry*, ne peuvent être que des « accidents », puisque ce sens, il ne le trouve pas, et pour cause ! Nous allons donc reprendre certaines des graphies retenues par M. Gitton pour illustrer ce qu'il appelle des « accidents », et avec l'aide du pulaar (langue négro-africaine) essayer de montrer que chacune d'elles a un sens profond qui ne fait que refléter l'idée de bienfaisance que les anciens Égyptiens attachèrent à la personne d'Ahmès-Nefertari. C'est dire que pour nous l'ensemble *Nfirt-iry* ne signifie ni "sa belle" ni "la plus belle" mais "la bienfaisance est en action". Nous voyons déjà le sourire amusé de nos "amis" mais, comme dit l'adage, "rira bien qui rira le dernier" ; et au vu des graphies de M. Gitton, nous pensons modestement être en droit

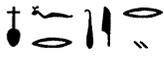
<sup>10</sup> *Id.*, *ibid.*, p. 32, note 4.

<sup>11</sup> Gardiner A. H., *Egyptian Grammar*, § 79, p. 61-62.

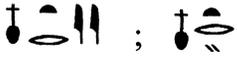
<sup>12</sup> Vernus P., "Name, Namengebung, Namensbildung", *Lexikon der Ägyptologie*, IV, 1982, col. 320-337.

<sup>13</sup> Gitton M., *ibid.*, p. 67.

de rire le dernier. Voici ces fameuses graphies et les commentaires de M. Gitton qui les accompagnent<sup>14</sup> :

Gitton M.	Lam A. M.
<p>A.  nfr tiry : « règne d'Aménophis II ou de Thoutmosis IV; offre la particularité d'utiliser  qui ne sera plus jamais repris pour A.N. ». M. Gitton ne donne pas de sens à cette graphie.</p>	<p><i>Nafoore tirii</i> : la bienfaisance est en action.</p>
<p>B.  irty nfrt : «Inversion qui semble reposer sur une réinterprétation du nom ("la belle gardienne" ?)» Ici, M. Gitton hasarde un sens : la belle gardienne.</p>	<p><i>Artii nafoore</i> : la bienfaisance est revenue.</p>
<p>J.  nfr íí : « La lecture des signes hiéroglyphiques est certaine et ne peut être ramenée à  ». M. Gitton ne donne aucun sens à la graphie.</p>	<p><i>Nafoore yehii</i> : la bienfaisance s'en est allée ou <i>Nafoore yahaa</i> : la bienfaisance ne s'en ira pas.</p>
<p>K.  nfr íítí : « La difficulté vient de ce que la reine A.N. est représentée une première fois avec le nom écrit de façon à peu près normale («B»), l'image désignée par la forme ci-dessus lui fait face. Il est pourtant hors de question qu'il s'agisse de la reine Néfertity, dont la mémoire était proscrite comme celle d'Akhenaton. Nous devons voir là une seconde forme du nom d'A.N.» Ici non plus M. Gitton ne donne pas de sens.</p>	<p><i>Nafoore yaataa</i> : la bienfaisance ne s'en ira pas.</p>

<sup>14</sup> Nous avons réaménagé la liste de M. Gitton (p. 67-68) ; les lettres sont de lui mais la translittération est de nous.

<p>C.  ;  <i>nftry</i> :</p> <p>M. Gitton ne commente pas ces graphies, ne propose pas de sens non plus.</p>	<p><i>Naftere</i><sup>15</sup> : la bienfaisance (variante de <i>nafoore</i>)</p>
<p>Da.  <i>nfry r' tri</i> ?:</p> <p>après avoir mis <i>sic</i> sous le disque, M. Gitton poursuit : « l'introduction du déterminatif  pourrait indiquer une autre ré-interprétation du nom <i>nfr(t)-tri</i> "la belle de vénération". »</p>	<p><i>Nafoore Ra torii</i> : qui sollicite la bienfaisance de Rê.</p>
<p>Db.  <i>nfrt trit</i> : pas de commentaire de M. Gitton.</p>	<p><i>Nafoore toreee</i> : c'est la bienfaisance qu'il faut solliciter.</p>
<p>E.  ;  <i>nfrti</i> ou <i>nfry</i> :</p> <p>aucun commentaire de M. Gitton ; aucune proposition de sens non plus.</p>	<p><i>Naforta</i> : bénéfique (accessoirement).</p>
<p>F.  ;  <i>nfry</i> : pas de commentaire, pas de sens proposé.</p>	<p><i>Naforii</i> : bénéfique (d'une certaine manière).</p>

Au vu de ces graphies, il est évident que la thèse de l'oubli du sens de l'ensemble *Nftr-iry* que défend M. Gitton ne saurait prospérer. En effet, on constate que les scribes jouent en réalité sur les possibilités qu'offre l'écriture égyptienne pour exprimer, dans ses différentes nuances, une idée centrale, celle de la bienfaisance. L'ensemble auquel les égyptologues se tuent à vouloir donner un sens littéral est en réalité un rébus, avec comme élément central *nfrt* : "bonne", "utile" et non "belle" comme ils le pensent. Voilà pourquoi les éléments qui suivent peuvent changer en fonction de la nuance de sens que l'on veut faire ressortir. Nous voyons de nouveau nos "amis" ébaucher un sourire amusé et intéressé à la fois. Mais attention, qu'ils répriment bien leur folle envie de rire car c'est un des leurs, feu le Professeur Serge Sauneron qui, longtemps avant nous, avait bien perçu les immenses possibilités qu'offrait le système hiéroglyphique. Voici ce qu'il écrivait dans son livre consacré aux prêtres d'Égypte :

« *Jamais les Égyptiens n'ont considéré le langage — celui correspondant aux hiéroglyphes — comme un outil social ; il est toujours resté pour eux l'écho sonore de l'énergie essentielle qui suscita l'univers, une force cosmique. Ainsi l'étude du langage leur*

<sup>15</sup> Comparer avec la vocalisation babylonienne "*Naftéra*" : Gitton, *ibid.*, p. 5 et note 7, p. 32.

permettait-elle une "explication" du monde. Cette explication, c'est "le jeu de mots" qui la leur fournissait. Dès l'instant que l'on considère les mots comme intimement liés à l'essence des êtres ou des choses qu'ils définissent, les ressemblances de vocables ne sauraient être fortuites : elles traduisent une parenté de nature, un rapport subtil que la science des prêtres aura à définir : noms de lieux, noms de divinités, termes désignant les objets sacrés, tout devient explicable par une étymologie phonétique — et la porte est ouverte aux plus extravagantes fantaisies. Ainsi voyons quelques exemples classiques de cette technique, souveraine à leurs yeux, ceux du "Mythe d'Horus" pour commencer [...]. Ainsi chaque cité, chaque lieu-dit, prenait-il un rôle défini dans la geste du grand dieu — et recevait-il une étymologie digne de faire dresser les cheveux sur la tête des linguistes [...].

Ce procédé peut paraître enfantin et peu sérieux. Il est logique pourtant si nous essayons de comprendre la valeur que les Égyptiens attachaient aux articulations des mots : toute ressemblance extérieure de deux termes devait traduire un rapport direct entre les deux éléments évoqués. Ainsi est-il devenu d'un emploi général, utilisé à toutes les époques, introduit dans tous les domaines, devenu dans la science sacerdotale, le procédé essentiel d'explication des noms propres — pratiquement la définition même de la nature des dieux...

Ainsi en fut-il du dieu Amon, le grand patron de Thèbes. Ce que signifie exactement son nom, nous l'ignorons. Il se prononçait cependant de la même façon qu'un autre mot qui signifiait "se cacher", et les scribes jouèrent sur cette assonance pour définir Amon comme le grand dieu qui masque son réel aspect à ses enfants... *Mais certains n'hésitèrent pas à aller plus loin encore : Hécatée d'Abdère a recueilli une tradition sacerdotale selon laquelle ce nom (Amon) serait le terme employé en Égypte pour appeler quelqu'un... Il est exact que le mot amoini signifie "viens", "viens à moi" ; c'est un fait, d'autre part, que certains hymnes commencent par les mots Amoini Amoun, ... "Viens à moi Amon". La seule assonance de ces deux mots a incité les prêtres à soupçonner entre eux quelque relation intime — à y trouver l'explication du nom divin : "aussi, s'adressant au dieu primordial... comme à un être invisible et caché, ils l'invitent et l'exhortent, en l'appelant Amon, à se montrer à eux et à se découvrir".*

Prestige accordé aux vieux grimoires, foi en la vertu créatrice des sons, en la divinité originelle du langage, valeur explicative des étymologies "populaires", voilà déjà trois caractères essentiels de la pensée sacerdotale égyptienne, trois écrans à travers lesquels toute science leur apparaîtra. Ajoutons la connaissance des hiéroglyphes, avec toute la richesse évocatrice que comporte ce système d'écriture, et nous avons un aperçu suffisant du "climat intellectuel" au sein duquel s'est élaborée, de siècle en siècle, la science sacrée [...].

Moins que jamais les prêtres considéraient les hiéroglyphes comme de simples outils orthographiques : ils étaient parvenus à en faire, pratiquement, un mode d'expression triple, pouvant à volonté (et parfois simultanément) servir de lettres (éléments phonétiques constitutifs d'un mot), figurer des tableaux parallèles à l'idée exprimée, doublant la perception auditive d'une conscience visuelle, et même *suggérer à l'avance*, au-delà du mot qu'il sert à écrire, les épithètes et les fonctions que l'on pourra ultérieurement prêter à ce mot... Partis sans doute de simples jeux graphiques, les scribes sacrés en étaient venus à considérer que la riche écriture dont ils disposaient permettait, au-delà de son usage immédiat comme moyen d'expression, de parvenir à une définition à la fois visuelle et symbolique du monde : l'univers, ses lois et son histoire étaient nés jadis de la prononciation des paroles divines : une partie de cette secrète efficence, de cette toute-puissante énergie initiale, demeurait incluse dans le secret de leurs hiéroglyphes<sup>16</sup>. »

<sup>16</sup> Sauneron S., *Les prêtres de l'ancienne Égypte*, p. 144-151 ; les passages soulignés le sont de notre fait.

Ces passages fort intéressants de Serge Sauneron montrent très clairement qu'on n'est jamais certain de tout saisir dans une graphie égyptienne, surtout si on ne compte que sur des règles grammaticales établies par des spécialistes qui n'étaient pas forcément les mieux placés. Si on veut pénétrer le sens profond de ces graphies, il faut donc recourir à l'environnement culturel qui fut celui des anciens Égyptiens. Alors seulement on arrive à dépasser le sens littéral qui, dans bien des cas, n'est que la partie visible de l'iceberg.

Voilà pourquoi, nous appuyant sur le sens de *nfr*, "bienfaisance" aussi bien en égyptien qu'en pulaar, nous avons proposé les traductions exposées ci-dessus. Quelques explications complémentaires pour justifier chaque choix :

*Nafoore tirii* : "la bienfaisance est en action", ainsi que les autres traductions, part du contenu symbolique que tous les faits analysés *supra* nous ont amené à mettre dans le nom de la reine. Il faut reconnaître aussi que le premier élément du nom nous a beaucoup aidé : la charge symbolique qu'il véhicule laisse déjà deviner le sens de la deuxième partie du nom ; nous y reviendrons un peu plus loin. *Nfrt-iry* pourrait tout aussi valablement donner en pulaar *nafoore arii* : "la bienfaisance est arrivée" ou *nafoore irii* : "la bienfaisance s'est enracinée". En effet, le pulaar étant une langue qui ne marque pas le féminin au moyen d'un *t* comme l'égyptien, l'absence de ce *t* ne doit pas étonner. Précisons au passage que *tirii*, *ari*, *irii* sont les formes construites des verbes *tirde* (emballer), *arde* (venir, arriver) et *irde* (enfouir) qui, dans des contextes précis peuvent donner les sens indiqués.

Quant à la forme B, elle est d'une extrême importance pour nos hypothèses de traduction ; effectivement, combinée aux graphies J et K, elle valide notre point de vue. M. Gitton a deux bonnes intuitions à propos de cette graphie :

- 1) c'est effectivement une réinterprétation du nom de la reine ;
- 2) c'est également une inversion de ce nom. Mais il a, semble-t-il, moins de chance avec la traduction : "la belle gardienne" qu'il propose ne colle pas du fait que, le féminin de *iry*, "gardien", n'est pas *irty* comme ici mais en principe *iryt*<sup>17</sup>.

Nous avons, quant à nous, proposé *artii nafoore* : "la bienfaisance est revenue" ; traduction qui convient mieux au personnage d'Ahmès-Nefertari et au contexte dans lequel elle a évolué.

La graphie K qui, d'après M. Gitton, était dans le même environnement que la graphie B, prouve la pertinence de notre choix : *nafoore yaataa* "la bienfaisance ne s'en ira pas" complète bien *artii nafoore* "la bienfaisance est revenue". La perplexité de M. Gitton (« la difficulté vient de ce que la reine A.N. est représentée une première fois avec le nom écrit de façon à peu près normale («B»), l'image désignée par la forme ci-dessus lui fait face ») n'a donc plus sa raison d'être.

La graphie J, dans son second sens : *nafoore yahaa* "la bienfaisance ne s'en ira pas" ou dans son premier sens : *nafoore yehii* "la bienfaisance est partie", permet de deviner que la scène en question traite du retour ou du départ de la bienfaisance à travers la personne d'Ahmès-Nefertari. Précisons ici que si *irty nfrt* est une inversion en égyptien, *artii nafoore* l'est aussi en pulaar car la forme ordinaire est *nafoore artii*. Sur un autre plan, les deux graphies J et K

sont d'un intérêt tout particulier. En effet, les signes comme  et  sont suffisamment suggestifs pour ne laisser aucun doute sur le sens des termes concernés : il s'agit de verbes de mouvement impliquant les pieds.

<sup>17</sup> Gardiner A. H., *Egyptian Grammar*, § 79, p. 61

Les graphies D, a et b correspondent à d'autres nuances de sens construites autour de *nfrt*. Nous sommes d'accord avec M. Gitton que l'introduction du déterminatif  indique « une autre réinterprétation du nom *nfr(t)* ». Mais contrairement à lui, nous ne traduisons pas l'ensemble par "la belle de vénération", traduction qui laisse de côté le disque ☉, nous avons préféré "qui sollicite, demande, la bienfaisance de Rê". L'avantage d'un tel choix, c'est d'intégrer le disque et de découvrir ainsi une autre dimension d'Ahmès-Nefertari, perçue ici comme incarnant la bienfaisance de Rê. Pour la graphie D, b, nous avons retenu *nafoore toretee* "c'est la bienfaisance qu'il faut solliciter" parce que le déterminatif  qui complète la D, a, montrait déjà que nous sommes en présence d'un terme qui essaie d'exprimer la prière. Quant aux traductions E et F, elles s'appuient essentiellement sur la forme des graphies concernées, d'où *naforta* et *naforii*.

On le voit, avec l'aide du pular, le nom de la grande reine égyptienne et ses «réinterprétations» qui ont posé tant de problèmes à Michel Gitton deviennent moins énigmatiques : ils tournent tous autour d'une idée centrale : celle de la bienfaisance ; celle-ci revient, est en action ou est sollicitée. Voilà pourquoi, dans certaines des graphies, on insiste pour qu'elle reste. C'est le caractère idéographique<sup>18</sup> de l'écriture égyptienne qui donne crédit à ces interprétations obtenues essentiellement grâce au pular.

Nous avons déjà insisté dans nos travaux précédents sur la fécondité de l'approche comparative<sup>19</sup> qui permet de résoudre bien des énigmes devant lesquelles buttent et butteront souvent les égyptologues occidentaux. Si nous avons longuement cité le professeur Sauneron, c'est pour inviter nos collègues occidentaux à plus de modestie et d'ouverture d'esprit car, quelle que soit la pertinence des règles grammaticales qu'ils ont établies pour l'égyptien, ils ne doivent pas oublier ces propos fort sages de l'honnête égyptologue :

*« Nous aimons parler de "civilisation méditerranéenne" et y inclure tout ce qui s'est fait de beau ou de grand à proximité de cette mer. Mais lorsque le Nil, par ses sept embouchures, se déverse en elle, il laisse loin derrière lui toute la civilisation égyptienne dans ce qu'elle a de plus original... Pour la Phénicie, Carthage, la Grèce ou Rome, la Méditerranée est une voie de liaison, de rapports humains, d'échanges commerciaux, de conquêtes ; un peu le centre commun d'un monde qui s'observe d'une rive à l'autre. Pour l'Égypte, elle marque au contraire la limite d'un monde — d'un monde africain [souligné par l'auteur] ; aussi les révélations d'Ogotemméli, ou la "philosophie bantoue" apportent-elles de précieux éléments qui nous aident à mieux comprendre certains aspects de la pensée religieuse égyptienne : mais nous ne devons rien attendre, dans ce domaine, ou fort peu de chose, de la lecture de Platon... Chercher dans la civilisation égyptienne une première version, encore imparfaite, de l'humanisme gréco-latin, est donc une erreur, une démarche stérile. Il faut au contraire comprendre qu'une forme d'humanisme totalement indépendant du nôtre, issu d'une société sans lien immédiat avec la nôtre, a pu produire des œuvres qui valent bien celles que d'autres impératifs ont suscitées<sup>20</sup>. »*

Si effectivement l'Égypte appartient au monde africain, c'est par des ouvertures africaines qu'on percera ses mystères, autrement on s'expose aux errements ou à la stérilité à laquelle fait allusion Serge Sauneron. Voilà pourquoi, pour tenter de bien comprendre le sens profond du nom d'Ahmès-Nefertari, nous nous tournons vers le symbolisme négro-africain.

<sup>18</sup> Voir ce que nous en avons dit in *Le Sahara ou la vallée du Nil ?*, p. 17-31.

<sup>19</sup> Voir entre autres, *De l'origine égyptienne des Peuls*, Présence Africaine, 1993 ; *Les chemins du Nil*, Présence Africaine, 1997.

<sup>20</sup> Sauneron S., *Les prêtres de l'ancienne Égypte*, Paris, Seuil 1998, p. 10-11 (1<sup>ère</sup> éd. 1957).

### c. Le sens symbolique du nom Ahmès-Nefertari

Dans son livre, *Thèbes ou la naissance d'un empire*, Claire Lalouette écrit : « Les noms comportant le vocable *iâh* (noté *âh* lorsqu'il est au début du nom) sont nombreux dans la famille de *Seqenenrê-Taâ*. C'est la même formation qui est à l'origine des noms des *Thoutmosis* ("*Thot l'a mis au monde*" ou "*Thot est né*" ), *Thot* étant le dieu-lune par excellence en Égypte. Est-ce la preuve d'un culte familial ? Ou faut-il inclure ce fait dans un mouvement spirituel plus large<sup>21</sup> ? » Ni l'un ni l'autre. Il faut plutôt inscrire ce fait dans le mouvement de reconquête engagé par les souverains de la XVII<sup>e</sup> dynastie et achevé par ceux de la XVIII<sup>e</sup>. Après *Seqenenrê* et *Ouadj-Kheperê*, c'est le sommet de la puissance et de la gloire avec *Neb-Pekhtet-Rê*, plus connu sous le nom de *Ahmosis*, ses noms le traduisent bien. C'est le moment de se souvenir que ce roi était le mari et le frère d'Ahmès - Nefertari.

Ce sont ces deux lunes qui vont se lever sur l'Égypte et inaugurer la XVIII<sup>e</sup> dynastie. Cette œuvre grandiose apparaît bien entendu dans leurs noms : le frère symbolise toute la nouvelle puissance guerrière de l'Égypte alors que la sœur, dans sa féminité, incarne le retour du bonheur, de la paix. Mais le couple symbolise avant tout la fin de la nuit noire et l'avènement de la lumière ; autrement dit, deux lunes jumelles se lèvent sur le pays et chassent les ténèbres c'est-à-dire les envahisseurs Hyksos.

Cependant, la fin du cauchemar et l'avènement du bonheur sont mieux exprimés à travers les deux éléments qui composent le nom de la reine : "La lune est née" et "la bienfaisance est arrivée". Ainsi, il apparaît que ces deux éléments, tout en étant formellement indépendants, n'en traduisent pas moins deux faits intimement liés et complémentaires : la naissance de Nefertari et l'installation du bonheur. Cet événement extraordinaire est puissamment symbolisé par l'apparition de la lune qui chasse les ténèbres de la nuit. Ainsi, Ahmès-Nefertari n'est pas engendrée par "La lune", elle est "La lune". Mais les deux lunes de l'Égypte ont deux rôles complémentaires : il y a la lune guerrière qui agit militairement grâce à la puissance de Râ — c'est dans son nom — mais il y a surtout la lune "bienfaisante" qui agit davantage dans le domaine ésotérique. C'est cette interprétation des choses qui permet de faire tomber un certain nombre de contre-vérités.

On sait qu'Ahmès-Nefertari a été la première personne à exercer la fameuse fonction d'épouse du Dieu, fonction qui deviendra par la suite l'une des prérogatives de la reine dont le mari est le pharaon régnant. Fait plus important encore, cette fonction, elle l'a exercée alors qu'elle était encore jeune fille<sup>22</sup> ; et nous savons que le dieu dont elle était l'épouse était le dieu Amon, représenté noir-charbon.

C'est le lieu de rappeler que tous les grands dieux égyptiens (des deux sexes) sont représentés noirs<sup>23</sup> ; on sait la conclusion que Cheikh Anta Diop a tirée de ce constat<sup>24</sup> que les égyptologues ne contestent pas. La question qui se pose est la suivante : Amon étant un dieu noir-charbon, son épouse peut-elle avoir une couleur autre que la sienne ? La réponse est manifestement non. Si Ahmès a été choisie comme épouse du dieu Amon, c'est qu'elle devait être noir-charbon comme le dieu lui-même. Ne l'oublions pas, en Égypte le noir était faste ; c'est pourquoi il était la couleur des dieux bénéfiques. Seth, dieu du mal, était rouge (l'équivalent de blanc). Alors quand Maspero et son équipe nous disent que la momie d'Ahmès-Nefertari qu'ils ont examinée était celle d'une femme blanche, les yeux fermés, nous pouvons considérer cette affirmation comme fautive, pour la bonne et simple raison

<sup>21</sup> Lalouette C., *Thèbes ou la naissance d'un empire*, p. 134-135.

<sup>22</sup> Gitton M., *ibid.*, p. 6, 12.

<sup>23</sup> À l'exception de Seth qui symbolise le mal et qui est représenté en rouge.

<sup>24</sup> Diop C. A., *Parenté génétique de l'égyptien pharaonique et des langues négro-africaines*, p. 93.

que dans l'ontologie et la symbolique égyptienne, une telle chose, à cette époque, était absolument impossible.

En revanche, quand Chantre nous dit que la momie d'Ahmès-Nefertari qu'il a examinée avait le visage noir malgré l'absence de bitume dans son traitement, les yeux fermés, nous pouvons croire que cela est vrai parce que cela correspond aux réalités égyptiennes les plus constantes. Il faut croire même que, comme à l'occasion du choix de l'Apis, le critère fondamental qui a déterminé les prêtres égyptiens à jeter leur dévolu sur la jeune Ahmès, c'est sans aucun doute cette couleur noir-charbon, signe distinctif des êtres bénis des dieux et détenteurs d'une aura et d'une force vitale suffisantes pour le maintien de l'équilibre des forces cosmiques. Il y a même fort à parier que dès la naissance de la jeune fille, tous les "Ouroumaou" égyptiens avaient compris qu'une lune de la bienfaisance venait de se lever sur le pays ; et ce destin hors du commun aura été traduit dans le fameux nom Ahmès-Nefertari, autrement dit, "la lune est née, la bienfaisance est arrivée".

Qu'Ahmès-Nefertari soit la lune de la bienfaisance est confirmé par la date de sa sortie fluviale que Christiane Desroches-Noblecourt décrit en ces termes :

« Sa barque, appelée comme celle des Dieux Outes-Néfèrou, dont la proue et la poupe étaient parfois à l'image de son buste paré d'un large collier, lui permettait, dans le naos contenant son effigie sacrée, d'accomplir ses différentes "apparitions" en public. Ainsi pouvait-elle aussi se rendre par voie d'eau jusqu'au temple d'Aménophis I<sup>er</sup>. L'image de celui-ci, dans son palanquin, attendait le cortège de la Mère royale, en avant du pylône, sur le quai. C'était la "Sortie fluviale d'Ahmès-Néfertari"... grâce à quoi les artisans de la nécropole étaient gratifiés de deux jours de congé, le 14<sup>e</sup> et le 15<sup>e</sup> jour du mois de Shemou<sup>25</sup>. »

Il est clair ici que la sortie fluviale de la reine coïncide avec les jours de pleine lune. Pour les Égyptiens, la pleine lune intervenait le 15<sup>e</sup> jour du mois lunaire même si, d'après certains spécialistes, elle pouvait intervenir entre le 14<sup>e</sup> et le 17<sup>e</sup> jour<sup>26</sup>. Dans tous les cas, la relation Ahmès-Nefertari/lune est clairement établie ici : la reine symbolisait donc la lune dans la plénitude de son disque. Gitton pense que cette fameuse fête d'Ahmès-Nefertari tombait le 2<sup>e</sup> mois de la saison *Shemou*. Or cette saison est considérée par les égyptologues comme la saison des récoltes. S'il en est ainsi, le caractère faste et bienfaisant de la reine serait confirmé : dans toutes les sociétés agraires, y compris donc l'Égypte, les fêtes organisées à l'occasion des récoltes sont parmi les plus importantes du calendrier mais aussi parmi les plus joyeuses du fait de l'abondance des vivres.

Quant à Christiane Desroches-Noblecourt, elle pense que « la saison *Shemou* (d'où vient *hamam* : chaleur) correspond aux mois de l'Inondation : mi-juillet, mi-octobre<sup>27</sup> ». S'il en était ainsi, la fête d'Ahmès - Nefertari se situerait donc en pleine saison des hautes eaux. On sait là aussi ce que cela signifiait symboliquement pour les Égyptiens vu l'importance qu'avait l'inondation dans la prospérité générale du pays.

Dans les deux cas de figure, Ahmès-Nefertari était liée au faste : qu'il soit celui des récoltes ou celui de l'inondation bienfaisante.

<sup>25</sup> Desroches-Noblecourt C., *La femme au temps des pharaons*, p. 105.

<sup>26</sup> Beatty M., "On the source of the moon's light in Ancient Egypt", *Ankh* 6/7, p. 168-169.

<sup>27</sup> Desroches-Noblecourt C., *ibid.*, note 10, p. 287.

### 3. Conclusion

En conclusion, on peut dire qu'une bonne partie de l'histoire d'Ahmès-Nefertari est dans le nom même de la reine. Si la première partie de ce nom pose moins de problèmes parce qu'elle se prête à une traduction littérale, la seconde partie, elle, a donné du fil à retordre aux égyptologues surtout à cause des jeux graphiques que lui ont fait subir les scribes égyptiens. Des déterminatifs aussi différents qu'une paire de jambes ou qu'un homme en posture d'adoration montrent, assez clairement, que le nom de la reine a été réinterprété au gré des préoccupations des uns et des autres. Mais cela ne signifie absolument pas que sa signification première avait été perdue avec le temps ; au contraire, c'est parce que les anciens Égyptiens connaissaient très bien le sens symbolique de ce grand nom qu'ils ont pu trouver des variantes qui, malgré leur diversité, rendaient toutes une même idée générale : celle de la bienfaisance qu'incarnait la reine. L'autre partie de l'histoire d'Ahmès-Nefertari se trouve dans son physique assez particulier, pour être plus précis, dans sa noirceur d'ébène que confirment, malgré ce qu'en ont dit certains égyptologues, aussi bien l'art que l'anthropologie.

#### □ L'auteur

Historien, il s'est spécialisé en égyptologie. Docteur d'État ès Lettres, Professeur titulaire à l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar, il consacre l'essentiel de ses recherches et de ses enseignements aux relations entre l'Égypte ancienne et le reste de l'Afrique. Il collabore également, dans le cadre de l'UNESCO, à la rédaction de *L'Histoire scientifique et culturelle de l'Humanité*.

#### Publications

"*mr, Un outil agricole à travers le temps et l'espace*", *ANKH* n° 2, avril 1993, pp. 19-27.

"*Bâtons, massues et sceptres d'Égypte ancienne et d'Afrique Noire*", *ANKH* n° 3, juin 1994, pp.114-131.

"*Les coiffures : un autre exemple de la parenté entre l'Égypte ancienne et l'Afrique noire*", *ANKH* n°4/5, 1995-1996, p.123-137.

"*Égypte ancienne et Afrique Noire : autour de l'eau*", *ANKH* n° 6/7, 1997-1998, p. 54-73.

*De l'origine égyptienne des Peuls*, Paris, Khepera/Présence Africaine, 1993.

*Le Sahara ou la Vallée du Nil ? Aperçu sur la problématique du berceau de l'unité culturelle de l'Afrique noire*, Dakar, Paris, IFAN Ch. A. Diop/Khepera/A.M. Lam, 1994.

*Les Chemins du Nil — Les relations entre l'Égypte ancienne et le reste de l'Afrique noire*, Paris, Présence Africaine/Khepera, 1997.

*L'affaire des momies royales — La vérité sur la reine Ahmès-Nefertari*, Paris, Khepera/Présence Africaine, 2000.

Pour une bibliographie plus complète consulter le site web de ANKH sur Internet : <http://www.ankhonline.com>



**La momie de la reine Ahmès-Nefertari** (Cf. *L'affaire des momies royales – La vérité sur la reine Ahmès-Nefertari*, Paris, Khepera/Présence Africaine, 2000, planche II)



**La reine Ahmès-Nefertari et son fils Amenhotep I<sup>er</sup>** (Cf. Barbara S. Lesko, *The Remarkable Women of Ancient Egypt*, B.C. Scribe Publications, USA, 1996).